

CORRIGE DU DS2

Résumé du texte de Filippi

Il est nécessaire, en ces temps agités, de retrouver, à travers son histoire, les vertus de l'argent.

Pour Locke, l'argent met fin à // l'autosuffisance caractéristique de l'état primitif. Bien inusable et thésaurisable, il autorise une extension incontrôlée de la propriété individuelle, créant ainsi un déséquilibre entre // les hommes. Mais du coup, il les oblige à inventer un contrat social.

Avec sa théorie de la « main invisible », Adam Smith explique comment ces // inégalités sont contrebalancées par la concurrence née du marché et de la spécialisation des tâches. Complétant cette action bénéfique, le jeu des passions et des // pouvoirs, selon les philosophes classiques et ceux des Lumières, confère à la prudence calculatrice des simples sujets un rôle régulateur décisif face aux débordements de // l'Etat.

Simmel, lui, pense l'argent en sociologue et en psychologue. L'argent ramène les rapports de dépendance à des relations objectives, dépersonnalisées. Intermédiaire // neutre et fluide, il favorise l'émancipation des individus. De plus, non seulement moyen de paiement mais aussi réserve de valeur, il réduit l'incertitude // liée à l'avenir. C'est sur cette qualité propre à l'argent que le XXe siècle a vu s'édifier les sociétés de prévoyance.

199 mots.

Dissertation : éléments de corrigé

Charles-Henri Filippi parle de « la qualité unique de l'argent, seul objet de masse

renouvelable qui puisse constituer une réelle promesse d'avenir ». Les trois œuvres inscrites au programme vous semblent-elles mettre l'accent sur cette « qualité » ?

La peur du lendemain est une des inquiétudes fondamentales de l'être humain. L'argent, bien non périssable à la différence des récoltes par exemple, s'est vite imposé comme la meilleure arme contre les incertitudes liées au futur.

Son succès dans la lutte contre la précarité de l'avenir se confirme d'ailleurs aujourd'hui avec l'explosion des systèmes de prévoyance – ce qui fait dire à Charles-Henri Filippi que « la qualité unique de l'argent » est d'être le « seul objet de masse renouvelable qui puisse constituer une réelle promesse d'avenir ». Ce constat est triplement élogieux en ce sens qu'il attribue à l'argent une vertu que ne posséderait aucune autre entité, qu'il en fait un instrument de réserve inépuisable et que son rôle de garant de l'avenir est présenté comme pratiquement infaillible.

En quoi la valeur de réserve que peut revêtir l'argent permet-elle d'avoir confiance en l'avenir ?

Nous verrons, à la lumière de *L'Avare* de Molière, de *L'Argent* de Zola et de la *Philosophie de l'argent* de Simmel, que si l'argent semble être ce dont on a l'impression de toujours manquer, il constitue effectivement une solide promesse d'avenir, même si, envahissant tous les domaines de l'existence, il finit par se transformer en l'objet même de notre espérance.

Bien que théoriquement renouvelable, l'argent ne semble jamais être en quantité suffisante, et se montre de fait fuyant.

L'argent, certes, « fait des petits ».

Les personnages d'usuriers : Harpagon, Bush.

Zola : les actionnaires de la Banque Universelle voient ; pendant quelque temps, leur fortune potentielle croître. Gundermann est le type de l'homme riche vers lequel l'argent converge.

Pourtant la cupidité ne rencontre jamais de limite.

Simmel parle de « démesure » à propos de l'avarice cupide, et on pense à l'*hybris* de Saccard.

Harpagon non seulement est possesseur d'une fortune (I, 4 : « une grande somme d'argent », ou V, 1 : « dix mille écus ! » soit environ 100.000 euros), mais il prête à usure et cherche donc toujours à gagner plus.

Saccard ne rêve que d'une hausse sans fin. Dejoie, les Maugendre reculent toujours le moment de réaliser, de prendre leurs bénéfices.

L'argent, de fait, est volatil.

Simmel évoque le cas d'abolition des créances par l'Etat, l'étranger qui prête n'est jamais sûr de récupérer son argent, d'où la prime de risque que représente le taux d'intérêt.

Le vol de la cassette d'Harpagon.

L'Argent :

Crise boursière → effondrement des valeurs, argent réduit à des bouts de papier. La Bourse comme monde de l'instabilité.

Pour les ouvriers exploités, l'argent manque vraiment et satisfait tout juste les besoins élémentaires (Sigismond Bush : « Il faut le détruire, cet argent qui masque et favorise l'exploitation du travailleur, qui permet de le voler, en réduisant son salaire à la plus petite somme dont il a besoin pour ne pas mourir de faim »).

On peut donc douter du caractère infiniment reproductible de l'argent, son abondance est toute relative : elle dépend autant de la perception qu'en a chaque individu que des différences concrètes de situations.

Il est vrai néanmoins que l'argent constitue une « promesse d'avenir ».

L'argent est une « puissance ».

Balzac, dans *Le Père Goriot*, évoque le sentiment de puissance que donne au jeune homme ne serait-ce que l'argent de poche fourni par ses parents.

Simmel rappelle que « *Vermögen* » signifie « pouvoir, capacité en soi », « impression d'une puissance non exactement déterminable ». « On est absolument certain de la réalisation de cet avenir » (p. 290). Idée également que l'on choisit librement le moment d'utiliser son argent.

Molière, I, 2 : Cléante cherche à emprunter de l'argent pour « jouir [avec Mariane] de la fortune que le ciel voudra nous offrir ».

Zola : Flory en gagnant 10 000 francs voit ses possibilités de jouissance prendre corps.

L'argent permet à un individu d'envisager la possibilité de s'établir ou d'établir ses enfants, de s'assurer, ou leur assurer, un avenir.

L'avenir personnel :

Simmel explique que les étrangers – les juifs, mais pas seulement – ont, grâce aux métiers d'argent (commerce, banque, finance), pu envisager une existence dans des pays qui leur interdisaient par ailleurs la possession de la terre ou dont les populations autochtones exprimaient une grande méfiance à leur égard.

L'Argent : Gustave Sédille est envoyé par son père chez Mazaud « pour étudier le mécanisme des affaires financières » et ainsi gagner de l'argent facilement et s'assurer une belle vie, mieux sans doute que par un commerce exigeant labeur et patience (cas du père de Gustave justement) + souci de Gundermann d'assurer une fortune à sa descendance.

Le mariage *via* la dot :

Molière : sans dot, difficile d'envisager un mariage, d'où la jubilation d'Harpagon qui a trouvé un vieillard prêt à épouser sa fille « sans dot », ou encore le renversement comique à la fin où Anselme accepte qu'Elise épouse son fils Valère sans dot.

Zola : préoccupation de Dejoie pour Nathalie ou de Mme de Beauvilliers pour Alice.

La création d'établissements : les projets commerciaux et industriels de l'ingénieur Hamelin en Orient ne pourront se réaliser que grâce à l'argent de l'Universelle → promesse d'avenir radieux (mise en valeur de déserts, etc.) en ce siècle de progrès (saint-simonisme de Zola).

L'argent est libérateur et délivre des inquiétudes.

Simmel : cf. titre du quatrième chapitre : « La liberté individuelle » : argent comme facteur d'émancipation, dépersonnalise les liens de subordination (exemple de la relation serf/seigneur dans la société féodale) en les transformant en simples prestations monétaires (exemple du salariat) ; l'individu ainsi libéré peut envisager un avenir à lui.

Zola évoque l'espoir que nourrit Dejoie d'une rente qui lui assurerait une vieillesse sans troubles.

Il est donc certain que l'argent rend l'avenir moins préoccupant : il permet non seulement de l'aborder avec sérénité mais tout simplement de l'édifier. En ce sens, l'homme maîtrise mieux son avenir.

Pourtant, comme le fait sans cesse remarquer Simmel, l'argent tend à devenir une fin en soi, favorisant le développement de pathologies monétaires : voilà qui nous pousse à formuler autrement les termes de la problématique.

Ne serait-ce pas plutôt l'avenir qui devient promesse d'argent, et qui alors se bouche en se focalisant sur un objet unique ?

L'argent peut devenir une fin en soi.

Simmel : interruption de la série téléologique. Le cupide, par exemple, n'aspire qu'à davantage d'argent sans projet de dépense. L'avare s'arrête une étape plus loin.

Molière : Harpagon accumule l'argent sans chercher à en jouir. Ou plus exactement

(voir Simmel), il jouit de la possession d'argent elle-même sans viser sa transformation en biens « de consommation ».

Zola : dans le jeu boursier, Saccard ne recherche que l'augmentation sans fin (sans « terme ») du cours de l'Universelle. L'argent devient alors l'étalon de ce que promet et vaut l'avenir (Flory chez Mazaud n'y a « d'autre avenir que d'y doubler peut-être ses appointements, en dix années »).

Le monde est dominé par une vénalité généralisée.

Molière : Harpagon rêve l'amour comme promesse d'argent. Cf. II, 5 : Frosine lui explique que Mariane, bien que sans dot, lui fera faire des économies, et IV, 1 : ruse de Frosine pour proposer à Harpagon une très riche veuve.

Zola : la baronne Sandorff, Madame de Jeumont : femmes qui ne vivent que pour l'argent. La Sandorff passe son temps à anticiper des possibilités d'enrichissement (existence « vectorisée » par l'argent). Le « commerce des promesses » : la Bourse fondée sur des promesses d'achat ou de vente. La seule chose que l'on (se) promette (et qui constitue donc la matière même l'avenir), c'est de l'argent (la quasi-totalité de l'existence de Saccard ou, plus radicalement encore, des Maugendre ou même du capitaine Chave, se passe à jouer et à spéculer).

La stérilité de femmes comme Caroline Hamelin ou la princesse d'Orviedo, ou encore les unions envisagées au début de *L'Avare* (mariages de vieillards avec des jeunes filles) renvoient à l'idée d'un monde sans postérité (or, les enfants sont l'avenir...).

L'argent a une affinité avec les fins dernières (l'à-venir voire l'au-delà, le salut).

Simmel : analogie argent/Dieu (p. 281 : l'argent procure la paix et, concurrençant Dieu et la religion, est perçu comme assurance sur l'avenir et dispensateur d'une sérénité intérieure). Argent comme enjeu d'une promesse eschatologique (se reposer en l'argent, comme se reposer en Dieu). Cf. expression « avoir des espérances » : lexique religieux pour exprimer la perspective d'héritage.

Zola : « L'argent, l'argent roi, l'argent Dieu, au-dessus du sang, au-dessus des larmes, adoré plus haut que les vains scrupules humains, dans l'infini de sa puissance ! ». La Bourse est un véritable temple.

L'argent ouvre incontestablement le champ du possible. Mais dans un monde où tout s'achète et tout se vend, le plus désirable de ce que l'avenir a à offrir semble se réduire à l'argent lui-même. L'argent promet simplement encore plus d'argent (à quoi nous sert aujourd'hui d'avoir de l'argent, sinon à le placer sur des assurances-retraite nous garantissant d'avoir plus tard de l'argent ?...). Chez Molière et Zola, il envahit tout et se pose en fin ultime des actions.

Pourtant, à la fin de *L'Avare*, l'argent prodigué (par Anselme) ouvre peut-être à autre chose (le sentiment, l'amour), paraissant débloquent l'avenir et l'orienter vers une lumière. Quant au roman de Zola, il s'achève sur une énorme ambiguïté : d'un côté Saccard, exilé, relance un projet en Hollande qui montre qu'il est toujours porté par l'argent ; de l'autre son fils Victor demeure une pure force sauvage et amoral. Ironiquement, il est le seul individu peut-être porteur d'autres valeurs – mais de destruction. Serait-il vrai alors que pendant que les hommes font de l'argent, ils ne pensent pas à s'entredéchirer, et que donc mieux vaut un avenir fondé sur la seule promesse d'enrichissement ? Voilà qui n'inspire guère l'enthousiasme... d'autant que la course à l'argent laisse aussi des morts (Mazaud) derrière elle....